

Liste des textes 110

Baccalauréat blanc oraux

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

Abbé Prévost, *Manon Lescaut* (1731)

1) *LA RENCONTRE DE DES GRIEUX ET DE MANON*, 1ERE PARTIE

De « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens » à « J'ajoutai mille choses pressantes ».

2) *L'EVOLUTION DE DES GRIEUX*, 1^{ERE} PARTIE

De « Je la perdrai ! » à « la sottise des riches et des grands ».

3) *LA QUERELLE AVEC LE PERE*, 2^{ème} PARTIE

De « Songez que je suis votre fils... » à « serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? »

Parcours de lecture : Personnages en marge, plaisirs du romanesque

4) G. Flaubert, *L'EDUCATION SENTIMENTALE* (1869)

LA RENCONTRE DE FREDERIC MOREAU ET DE MME ARNOUX

De « Ce fut comme une apparition » à « apparaissant dans le capot de l'escalier ».

Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, (1990)

1) *PROLOGUE*

2) *TIRADE DE SUZANNE* (Première partie, scène 3)

De « J'habite toujours ici avec elle » à « Tu dois pouvoir comprendre cela ».

3) *TIRADE D'ANTOINE* (Deuxième partie, scène 3)

De « Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre » à « le ressentiment contre moi-même ».

Parcours de lectures : Crise personnelle, crise familiale

4) Bernard Marie Koltès, *LE RETOUR AU DESERT*, 1988, acte II, scène 6

De « « Tu crois, pauvre folle » à « Demain je serai chez moi ».

GRAMMAIRE : Parmi les questions au programme de la classe de première, seules ont été étudiées les propositions subordonnées circonstancielles.

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Abbé Prévost, *Manon Lescaut* (1731)

Texte 1 : LA RENCONTRE DE DES GRIEUX ET DE MANON, 1^{ÈRE} PARTIE

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquai-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent.

5 Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait de faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le

10 monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais, loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes

15 de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments ; car elle était bien plus expérimentée que moi : c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au

20 plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse ; mais que c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de

25 l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois,

30 en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges : j'ajoutai mille choses pressantes.

Texte 2 : L'EVOLUTION DE DES GRIEUX, 1^{ERE} PARTIE

Je la perdrai ! m'écriai-je. Malheureux chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux, que je balançai, pendant quelques moments, si je ne ferais pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de présence d'esprit pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restait nulle

5 ressource. Le ciel me fit naître une idée qui arrêta mon désespoir : je crus qu'il ne me serait pas impossible de cacher notre perte à Manon, et que, par industrie ou par quelque faveur du hasard, je pourrais fournir assez honnêtement à son entretien pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disais-je pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiraient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés et que nul des changements que

10 j'espérais ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrais-je ? Je ne le sais pas trop bien ; mais ce que je ferais alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit ni mes qualités naturelles, et qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talents, tels qu'ils les ont ! La Providence, ajoutais-je en réfléchissant sur les différents états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des

15 grands et des riches sont des sots ; cela est clair à qui connaît un peu le monde. Or il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignaient l'esprit aux richesses, ils seraient trop heureux, et le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps et de l'âme sont accordées à ceux-ci comme des moyens pour se tirer de la misère et de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands en servant à leurs plaisirs : ils en font des dupes ; d'autres servent à leur instruction : ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent ; mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; et, de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fonds excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches et des

20 grands.

Texte 3 :

LA RUPTURE AVEC LE PERE, 2^{ème} PARTIE

De « Songez que je suis votre fils » à «Serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? ».

Songez que je suis votre fils... Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur ? »

5 — Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importune et ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis, je t'ordonne de me suivre. » Le ton dur et sec avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. Je m'éloignai de
10 quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. « N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez : ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je
15 tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentiments de père. » Comme je me tournais pour le quitter :

« Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t-il avec une vive colère : va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle ! — Adieu, lui dis-je dans mon transport ; adieu, père barbare et dénaturé ! »

Je sortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux jusqu'à la
20 maison de M. de T***. Je levais, en marchant, les yeux et les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. Ô ciel ! disais-je, serez-vous aussi impitoyable que les hommes ?

Parcours de lecture : Personnages en marge, plaisirs du romanesque

Texte 4: G. Flaubert, *L'ÉDUCATION SENTIMENTALE* (1869) LA RENCONTRE DE FREDERIC MOREAU ET DE MME ARNOUX

Ce fut comme une apparition :

5 Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

10 Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

15 Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

20 Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. " Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. " Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

25 Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

30 Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- " Je vous remercie, monsieur. "

Leurs yeux se rencontrèrent.

- " Ma femme, es-tu prête ? " cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot de l'escalier .

Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990,

Texte 1 : « PROLOGUE »

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après

– j'allais mourir à mon tour –

j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,

l'année d'après,

5 de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,

de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,

l'année d'après,

comme on ose bouger parfois,

à peine,

10 devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,

l'année d'après,

malgré tout,

la peur,

15 prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,

malgré tout,

l'année d'après,

je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le voyage,

pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision

20 – ce que je crois –

lentement, calmement, d'une manière posée

– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été un homme posé ?,

pour annoncer,

25 dire,

seulement dire,

ma mort prochaine et irrémédiable,

l'annoncer moi-même, en être l'unique messager,

et paraître

30 – peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et depuis le plus loin que j'ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider,

me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis),

35 me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

Texte 2:

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie I Scène 3

TIRADE DE SUZANNE

De « J'habite toujours ici avec elle » à « tu dois pouvoir comprendre cela »

SUZANNE. – (...) J'habite toujours ici avec elle.

Antoine et Catherine, avec les enfants

- je suis la marraine de Louis -

ont une petite maison, pavillon, j'allais rectifier,

5 je ne sais pas pourquoi tu dois aimer (ce que je pense)

tu dois aimer ces légères nuances, petite maison, bon,

comme bien d'autres, à quelques kilomètres de nous, par là, vers la piscine découverte
omnisports,

tu prends le bus 9 et ensuite le 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu.

10 C'est bien, cela ne me plaît pas, je n'y vais jamais mais c'est bien.

Je ne sais pas pourquoi,

je parle,

et cela me donne presque envie de pleurer,

tout ça,

15 que Antoine habite près de la piscine.

Non, ce n'est pas bien,

c'est un quartier plutôt laid, ils reconstruisent mais cela ne peut pas s'arranger,

je n'aime pas du tout l'endroit où il habite, c'est loin,

je n'aime pas,

20 ils viennent toujours ici et nous n'allons jamais là-bas.

Ces cartes postales, tu pouvais mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur,
j'aurais pu les montrer aux autres filles!

Bon. Ce n'est rien.

J'habite toujours ici avec elle. Je voudrais partir mais ce n'est guère possible,

25 je ne sais comment l'expliquer,

comment le dire,

alors je ne le dis pas.

Antoine pense que j'ai le temps,

Il dit toujours des choses comme ça, tu verras (tu t'es peut-être déjà rendu compte),

30 il dit que je ne suis pas mal,

et en effet, si on y réfléchit

- et en effet, j'y réfléchis, je ris, voilà, je me fais rire – en effet, je n'y suis pas mal, ce n'est pas
ça que je dis.

Je ne pars pas, je reste,

35 je vis où j'ai toujours vécu, mais je ne suis pas mal.

Peut-être

(Est-ce qu'on peut deviner ces choses-là ?)

Peut-être que ma vie sera toujours ainsi, on doit se résigner, bon,

il y a des gens et il sont le plus grand nombre,
40 il y a des gens qui passent toute leur existence là où ils sont nés,
et où sont nés avant eux leurs parents,
ils ne sont pas malheureux,
on doit se contenter,
ou du moins ils ne sont pas malheureux à cause de ça, on ne peut pas le dire,
45 et c'est peut-être mon sort, ce mot-là, ma destinée, cette vie.
Je vis au second étage, j'ai ma chambre, je l'ai gardée,
et aussi la chambre d'Antoine
et la tienne encore si je veux,
mais celle-là, nous n'en faisons rien,
50 c'est comme un débarras, ce n'est pas méchanceté, on y met les vieilleries qui ne servent plus
mais qu'on n'ose pas jeter,
et d'une certaine manière,
c'est beaucoup mieux,
ce qu'ils disent tous lorsqu'ils se mettent contre moi,
55 beaucoup mieux que ce que je pourrais trouver avec l'argent que je gagne si je partais.
C'est comme une sorte d'appartement
C'est comme une sorte d'appartement, mais, et ensuite j'arrête.
mais ce n'est pas ma maison, c'est la maison de mes parents,
ce n'est pas pareil,
60 tu dois pouvoir comprendre cela.
(...)

Texte 3 :

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie II Scène 3

TIRADE D'ANTOINE

De « Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés » à « le ressentiment contre moi-même ».

- ANTOINE. Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,
et il ne m'arrive jamais rien,
et m'arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,
puisque, « à l'ordinaire »,
5 il ne m'arrive jamais rien.
Ce n'est pas pour une seule fois,
une seule petite fois,
que je peux lâchement en profiter.
Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois où j'aurais pu me coucher par terre
10 et ne plus jamais bouger,
où j'aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais répondre,
ces petites fois, je les ai accumulées et j'en ai des centaines dans la tête,
et toujours ce n'était rien, au bout du compte,
qu'est-ce que c'était ?
15 je ne pouvais pas en faire état,
je ne saurais pas les dire
et je ne peux rien réclamer,
c'est comme si il ne m'était rien arrivé, jamais.
Et c'est vrai, il ne m'est jamais rien arrivé et je ne peux prétendre.
- 20 Tu es là, devant moi,
je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans mot,
à te mettre debout devant moi pour m'accuser sans mot,
et je te plains, et j'ai de la pitié pour toi, c'est un vieux mot, mais j'ai de la pitié pour toi,
et de la peur aussi, et de l'inquiétude,
25 et malgré toute cette colère, j'espère qu'il ne t'arrive rien de mal,
et je me reproche déjà
(tu n'es pas encore parti)
du mal aujourd'hui que je te fais.
- Tu es là,
30 tu m'accables, on ne peut plus dire ça,
tu m'accables,
tu nous accables,
je te vois, j'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais enfant,
et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre existence,
35 qu'elle est paisible et douce
et que je suis un mauvais imbécile qui se reproche déjà d'avoir failli se lamenter,

alors que toi,
silencieux, ô tellement silencieux,
bon, plein de bonté,
40 tu attends, replié dans ton infinie douleur intérieure dont je ne saurais pas même imaginer le
début du début.
Je ne suis rien,
je n'ai pas le droit,
et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,
45 je serai moins encore
juste là à me reprocher les phrases que j'ai dites,
à chercher à les retrouver avec exactitude,
moins encore,
avec juste le ressentiment,
50 le ressentiment contre moi-même

Bernard-Marie Koltès. *Le Retour au désert* (1988). Acte II, scène 6 (extrait).

La pièce se situe pendant la guerre d'Algérie. Mathilde, qui y vivait avec ses deux enfants, Fatima et Edouard, revient dans la maison familiale, située dans l'est de la France pour réclamer son héritage et régler ses comptes avec son frère, Adrien. Dans le passage qui précède, frère et sœur viennent d'en venir aux mains : Maame Queleu, la vieille domestique veut les retenir et réclame l'aide d'Aziz, l'autre domestique de la maison.

Édouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.

ADRIEN - Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières, critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n'es qu'une femme, une femme sans fortune, une
5 mère célibataire, une fille-mère, et, il y a peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on t'enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n'existais pas. Que viens-tu revendiquer ? Oui, notre père t'a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton péché, mais la peine n'était pas assez sévère, non. Aujourd'hui encore, c'est à genoux que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant ma femme, devant
10 Maame Queleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

MATHILDE - Eh bien, oui, je te défie, Adrien ; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l'entoure et l'arbre sous lequel ma fille se
15 damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l'air que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons, je défie le fleuve qui la traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c'est parce que je sais que je suis plus solide que vous tous, Adrien.

20 *Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde.*

Mais ils s'échappent et reviennent.

MATHILDE - Car sans doute l'usine ne m'appartient-elle pas, mais c'est parce que je n'en ai pas voulu, parce qu'une usine fait faillite plus vite qu'une maison ne tombe en ruine, et que cette maison tiendra
25 encore après ma mort et après celle de mes enfants, tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en disant : C'est à moi, c'est à moi. Non, l'usine ne m'appartient pas, mais cette maison est à moi et, parce qu'elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans tes bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je serai chez moi.

